

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 22

Artikel: Délit d'opinion
Autor: Stop.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cuir chevelu. En désespoir de cause, le banquier s'adressa au docteur X..., une des célébrités médicales actuelles. Le docteur l'examina, puis, avec conviction, dit :

— J'affirme que l'on peut, sans opération, vous sauver la jambe.

Six mois après, le banquier, parfaitement guéri, demandait au docteur ce dont il lui était redevable.

— De dix mille francs, cher monsieur.

— Comment, dix mille francs ? fit-il avec un sursaut.

— C'est ce que n'importe lequel de mes confrères, que vous avez consultés avant moi, vous avait demandé, vous me l'avez dit vous-même.

Alors, le banquier, pour essayer de convaincre son sauveur :

— C'est possible, mais permettez... ils étaient des chirurgiens ; vous, vous n'avez pas fait d'opération !

Prosper.

LA DICTÉE DE MÉRIMÉE

N était dans le salon des Cartes. Il pleuvait à verse. On ne pouvait songer à sortir. Pour passer le temps, la princesse de Metternich proposa de jouer au « meunier ». On cachait une bague dans un bol empli de farine, et chacun devait essayer de la saisir avec les dents sans se blanchir le nez.

— C'est un joli jeu, princesse, dit Mérimée, mais vous allez bien vous salir !

Aidée par M. de Toulougeon, l'Impératrice faisait une patience sur un coin de la grande table. Octave Feuillet, doux, myope et blond, la regardait étaler ses cartes. Mme de Gallifet, ravissante, jouait tout près à l'écarté avec le prince de Reuss, chargé d'affaires de Prusse. Persigny la conseillait. Eugénie, à qui ses paupières baissées donnaient un air de mélancolie, racontait qu'elle recevait chaque jour des lettres de fous. Persigny dit qu'on lui en adressait aussi. Et il ajouta :

— Un des traits caractéristiques, chez ces maniaques, est de souligner les mots avec insistance.

L'Impératrice parut inquiète :

— Monsieur de Persigny, que dites-vous là ? Etes-vous sûr ? C'est que moi, je souligne beaucoup...

— Rassurez-vous, madame, répondit le butor, avec une impertinence presque incroyable, ce n'est là que le premier degré.

Le visage d'Eugénie devint pourpre.

— Alors, dit-elle, vous avez le second !...

Furieuse, elle lui tourna le dos, jeta ses cartes et alla vers l'empereur qui feignait de n'avoir rien entendu. Pendant quelques minutes, un lourd malaise pesa. Pour le dissiper, Mérimée arrangea un concours d'orthographe au moyen d'un texte assemblé par lui et qu'il nommait « la dictée de l'Académie ».

L'Empereur, l'Impératrice, Richard et Pauline de Metternich, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, quelques autres, pleins de bonne volonté, s'assirent autour de la table. On leur distribua du papier et des crayons.

— Ce ne sera pas trop difficile au moins, monsieur Mérimée ? demanda Eugénie.

— Très aisé, madame ; Votre Majesté va en juger.

Il commença :

« Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Ste-Adresse, près du Havre, malgré les effluves enbaumés de la mer, malgré les vins, de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphytrion, fut un vrai guépier.

« Quelles que soient, quelque exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier... »

L'impératrice posa son crayon, découragée.

— Vraiment, dit-elle, monsieur Mérimée, vous vous moquez de nous. Cela n'a ni queue ni tête ! Mérimée assura son lorgnon et répondit avec autorité :

— Veuillez attendre, madame, tout le sens est dans la fin.

L'Empereur riait de bon cœur :

— Ecris donc, Eugénie, tu te mets en retard...

Voulez-vous répéter la dernière phrase, monsieur Mérimée ?

« ...les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une râclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leur coreligionnaire.

« Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est laissée entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. »

Don Prospero dictait lentement, comme un professeur en sa classe. Dans les intervalles, pardessus le binocle, il jetait un coup d'œil sur ses victimes. L'Empereur raturait beaucoup. L'Impératrice, le crayon levé, cherchait. Par instants, agacée, elle tapait du pied. Le prince de Metternich écrivait avec nonchalance ; la princesse essayait de copier sur son voisin. Feuillet et Dumas, penchés côte à côte, semblaient des écoliers appliqués en étude.

« Deux alvéoles furent brisés, une dysenterie se déclara, suivie d'une phthisie.

« Par saint Martin ! quelle hémorragie ! s'écria ce bêtête ! A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivait dans l'église tout entière. »

Mérimée tira sa montre :

— Je donne deux minutes pour relire, puis je recueillerai les copies.

Il fit comme il avait dit, et, s'installant à la table, armé du porte-mine d'or que lui avait donné l'Empereur, il se mit à corriger, entouré d'un cercle anxieux.

— Que de fautes ! que de fautes ! répétait-il.

Ce qui n'empêchait qu'à certains moments, si sûr qu'il fût de soi, il ne dût se reporter à son texte.

Il se leva enfin, et proclama les résultats du tournoi :

— Le lauréat, dit-il, est le prince de Metternich, avec trois fautes. Viennent ensuite : M. Octave Feuillet, dix-neuf fautes ; M. Alexandre Dumas, vingt-quatre...

— Voilà qui me rassure, dit Eugénie, ces messieurs sont de l'Académie.

— La princesse de Metternich a fait quarante-deux fautes ; Sa Majesté l'Empereur quarante-cinq ; Sa Majesté l'Impératrice, soixante-deux...

— C'est toujours ainsi ! fit l'Impératrice, un peu dépitée, puis elle éclata de rire en voyant le visage consterné d'Octave Feuillet la lippe de Dumas fils qui, pour amuser, aggravait son ennui. Celui-ci fut vers Richard de Metternich.

— Prince, quand allez-vous vous présenter à l'Académie pour nous apprendre à écrire ? (Candide).

Octave Aubry.

BON VIEUX TEMPS

Laudator temporis acti...

*C'est un vieux grincheux qui censure
Un présent dont le pas est trop vif pour l'allure*

De son intellect amorti. —

*Il en faut prendre son parti,
C'est ton portrait, pauvre bonhomme.
Tu n'en es plus du tout à la page où nous sommes !
Le cinéma, l'auto, les sports, les vers du jour
Te laissent plus que froid. Le confort dit moderne
Te paraît moins certain que le confort, tout court,
Des vieux dont le pétrole éclairait la lanterne
Et qui s'allaient chauffant à ces feux d'autrefois
Où l'on voyait flamber du bois.*

*C'étaient presque les temps d'avant le thé de
Chine :*

*Les five o'clock d'alors s'appelaient des goûters ;
Les chrétiens-sociaux n'étaient pas inventés,*

Ni Mussolini, ni Lénine,

Mais bien la vieille liberté

*Que chantaient des chansons naïves, dont la mode
N'admet plus que le goût raffiné s'accommode.*

*On ignorait d'ailleurs sinon le choléra
Tout au moins le phylloxéra
Et nos vignes étaient prospères.*

*Les flacons de Lavaux que dégustaient nos pères
Leur coûtaient moins qu'à nous le moindre Pen-
natzet*

*Qu'il faut payer aux prix qu'on sait.
Donc, ayant bon vin dans leur cave,
Feu clair dans l'âtre, et des marmots
Qui n'étaient point alors tenus pour si grands
En ce temps lointain nos burgraves [maux,
Se plaisaient à rester chez eux
Et n'estimaient point trop oiseux,
N'ayant pas l'humeur vagabonde,
De n'être pas toujours à courir à la ronde.
S'ils s'occupaient des faits du jour,
C'était de ceux des alentours.*

*Peu leur eût importé qu'au fond des Amériques
Un boxeur nègre eût pu fournir des rings épiques.
Ils prisait moins que nous les cancons des jour-
naux,*

*Mais un peu plus leur Bible, et n'étaient pas plus
S'ils voisinaient parfois, les jupes empesées, [sots.
Les cols droits qu'imposait le souci du maintien,
N'empêchaient nullement que, par ses seuls
On ne nourrit des entretiens [moyens,
Où l'esprit partait en fusées.*

*Il n'était pas besoin qu'un jazz-band berlinois,
Un rhéteur de Paris, on ne sait quelles voix
D'on ne sait quelles gens dans votre compagnie
Entrassent par « sans fil ». Et l'on n'eût point ad-
Ces échos de partout qui, sans cérémonie, [mis
Coupant court aux propos qu'on échange entre
amis,*

*Remplissent nos salons d'exotisme et d'ennui.
Il est vrai qu'on causait un peu mieux qu'aujour-
De choses plus récréatives [d'hui,
Que celles dont fait cas notre époque sportive
Où l'on ne connaît rien qui se doive applaudir
Comme un grand coup de pied dans un ballon
de cuir.*

*Temps passé, bon vieux temps, est-ce le seul mi-
rage
De mes vingt ans d'alors qui t'éclaire à mes yeux ?
Le présent n'est-il fait que d'un vain remplissage ?
Ah ! puisse l'avenir, en tout cas, valoir mieux !*

Ed. Vautier.

DELIT D'OPINION

BENFIN, qu'est-ce que tu en penses ?

— Peuh !

— Voyons, étant donné les circonstances actuelles, est-ce que tu crois vraiment ?...

— Bhhu !...

— Mon cher, il est certain que, d'un côté, quand on réfléchit bien...

— Mmmmm...

— Mais il y a du pour et du contre. Ains, moi, je pense aussi, dans cette affaire-là, à l'avenir. Quelle est ton idée là-dessus ?

— Pfff !

— Tu comprends que la sécurité, certaine-ment...

— Houm !...

— Mais la liberté, d'autre part...

— Hon, hon...

— Comment ! tu ne sais pas ce que je veux dire ? Ce que je veux savoir, c'est oui ou non, si tu es partisan de...

— Ta, ta, ta.

— Eh bien ! j'aime mieux ça, là. J'aime les choses nettes et les situations carrées. Tu protestes contre...

— Oh !

— Tu as le courage de dire : « Non ! Je ne veux pas de ça ! » Félicitations. Tu sais, c'est la preuve d'un caractère. Ce que tu m'as dit, es-tu prêt à l'écrire.

— ...

— Sans restriction ?

— ...

— Allons, je le savais bien, moi, que cette nouvelle loi allait faire surgir des hommes nouveaux prêts à la lutte.

— ...

— Seulement, mon cher, je t'engage à modérer ton ardeur, parce que... avec moi, ça n'a pas d'inconvénients... mais tu aurais vociféré contre la société, comme ça devant le premier mou- chard venu...

— Ah !
 — Eh bien ! tu n'y coupais pas. D'autant qu'au fond, qu'est-ce que ça peut te faire, tout ça ?
 — Mmmm !
 — Bon. Sapristi ! alors, ne t'en mêle pas. Fais comme moi. Ceux qu'on veut atteindre, au fond, ne sent pas...
 — Hon ! hon !
 — Là, je savais bien que je t'y amènerais.
 — Pfu, pfu...
 — Tu commences à voir plus clair.
 — Bmmm...
 — Ça viendra. Je suis déjà content de tes déclarations. Tu es un vrai type ; mais surveille-toi, tonnerre de chien ! On ne blague pas comme ça, au café surtout. Fais comme moi... couds-toi les lèvres... Stop.



LA MÈRE

Roman inédit.

Ils se saluèrent très correctement et Paul Dubois partit, laissant sur le terrain Chevaudier et Porchard pour lequel il n'avait eu ni salut, ni regard. Cette sortie ne déplut pas à Chevaudier, qui eut un mot de franche sympathie.

— Ma parole, il est très bien ce garçon, et je regrette l'incident.

Puis, après une minute de silence, il haussa les épaules et ajouta :

— Après tout, il devait apprendre tôt ou tard l'aventure en question, mais j'eusse préféré n'y pas être mêlé.

Et se tournant vers Porchard.

— Pas aimable avec vous, cet ami Dubois, hein ?

— Il n'avait guère à me parler.

— Ni même à vous saluer, n'est-ce pas ?

Valentin Porchard avait parfaitement senti l'affront que lui infligeait Paul Dubois en feignant d'ignorer sa présence, en le traitant comme une quantité négligeable. Mais ce soufflet à son amour-propre l'ennuyait moins que d'avoir été entendu insistant pour connaître l'aventure parisienne et apportant à cette insistance une joie fort peu dissimulée. Il lui déplaisait de s'être ainsi découvert.

A ce moment, l'orchestre jouait un galop.

— Sapristi, fit Chevaudier, j'oubliais le cotillon. En route, monsieur Porchard, venez cotillonner... Et, n'est-ce pas, soyez discret... Si possible. Qui veut voyager loin, ménage sa...

— ...langue, acheva Porchard.

Et tous deux, en riant, obéirent à l'appel des violons et des flûtes.

CHAPITRE IX

Du thé très fort, du pain rôti, du beurre frais, des œufs à la coque, quelques larges tranches d'un jambon campagnard introuvable dans les charcuteries citadines, et Pierre Dubois déjeunait avec l'appétit d'un estomac sans défaillance et d'une mentalité robuste. Lorsqu'il eut savouré, lentement, à petites gorgées, sa dernière tasse de thé presque bouillant, le banquier choisit et alluma un cigare, en vérifiant méticuleusement le tirage, puis, satisfait du tabac et de lui-même, il pesa sur un timbre électrique pour appeler le valet de chambre et faire desservir. Tout cela sans hâte, mais sans hésitation, en homme qui connaît les raisons déterminant chaque geste, et les approuve.

— Pas de courrier ? fit-il au domestique qui entraînait les mains vides.

— Le facteur est dans l'avenue, monsieur.

— Allez recevoir.

Deux minutes plus tard, le valet déposait les lettres et les journaux sur un vaste secrétaire. Alors, Pierre Dubois vint s'asseoir devant ce meuble, tout luisant neuf, et fit sauter la bande

du *Moniteur des Mines*. Il était impatient de voir la marche des cuivres. Une affaire s'ébauchait, dans ce domaine, à la bourse de New-York et, quoiqu'il se considérât maintenant comme étranger aux spéculations américaines, la perspective d'une jolie combinaison le fascinait.

— Voyons un peu : Zinc, 20 ⁷/₁₆. — Antimoine 32 à 36. — Etain, 134. — Ah ! cuivre, nous y sommes : 58 livres sterling la tonne. — Diable ! En mars, la tonne était à 110 livres 75... C'est une chute, une vraie chute. Et ils tomberont encore. En 1902, nous avons eu le cuivre à 41. Il faudrait faire la bourse à Londres et acheter à New-York. Acheter et garder. Acheter en masse. Ça générerait singulièrement les Wildford qui manigancent quelque chose là-dessous, et feront la hausse quand ils le jugeront profitable, évidemment. Mais, bast ! laissons l'Amérique aux Américains. Je suis en vacances.

C'était une fausse sortie. La pensée de laisser courir l'occasion lorsqu'elle se présentait si attrayante ne put longtemps le retenir.

— Harry n'osera pas... Il manque d'estomac, ce garçon. Et c'est à New-York que l'affaire sera belle. Décidément, il faut câbler.

Jean qui avait enlevé la desserte, toussa pour appeler l'attention du maître.

— Hum ! Hum !

Pierre Dubois écrivait, à la hâte, le texte d'un télégramme. Lorsqu'il eut achevé, il tendit la feuille au valet de chambre.

— Au télégraphe. Câblogramme. Très pressé.

— Bien, monsieur, je...

— Allez, c'est tout.

— Je voudrais demander à monsieur quand monsieur pourra recevoir Mme Berger.

— Déjà ?

— Josette, la bonne vient de monter. C'est très urgent.

— Allez dire en bas que Mme Berger sera reçue quand elle voudra... ou, plutôt, non, je descends.

En son for intérieur, il envoyait la vieille dame au diable vauvert. Sans doute, venait-elle à cause de Paul. Une sorte d'histoire. Était-ce donc sa faute, à lui, Pierre Dubois, si cet impossible garçon n'avait pas reparu depuis cinq jours, ni à Pailly, ni à Lausanne. Parti le lendemain du bal, sans avertir, et laissant un petit mot qui annonçait une courte absence. Aucun détail. Un point, c'est tout. Et cette façon d'agir, assez cavalière, si peu dans les habitudes de Paul, inquiétait les dames Berger. La marraine surtout paraissait anxieuse. En revanche, Pierre Dubois n'était ni soucieux, ni étonné. Qu'attendre d'un rêveur, d'un romanesque, d'un déséquilibré, sinon des coups de tête, des impulsions et des sottises ? Manque de stabilité, mentalité anormale. Héritage maternel, tout cela. Et le père ennuyé autant par cette hérédité que par ses manifestations capricieuses, grommelait, en arrangeant sa cravate :

— Joli, l'héritage ; oui, quelque chose de propre.

On heurta.

— Entrez !

Mme Berger était montée. Elle s'excusait de n'avoir pas attendu, préférant ne point parler devant Jeanne.

— Un mot échappe, n'est-ce pas, et, lorsqu'on est tenu au silence.

Pierre Dubois s'inclina en avançant un siège.

— Je vous en prie, Mme Berger.

— Merci.

Lui-même se réinstallait commodément dans son fauteuil de cuir, tandis que la marraine de Paul demandait :

— Avez-vous reçu quelque chose ?

— Du garçon ? Non... C'est-à-dire, permettez, je n'ai pas dépouillé le courrier. Peut-être y a-t-il... Voyons.

Rapidement, il examina les suscriptions et le timbre des enveloppes.

— Rien, ma bonne amie. Mais je ne suis pas inquiet. Une légère fugue.

Mme Berger dit, présentant deux lettres.

— Voici des nouvelles.

— Bonnes, naturellement.

— Lisez !

— Merci. Voyons ce qu'écrit ce jeune toqué.

Il lut :

« Ma bonne marraine. — Vous me pardonnez sans comprendre, sans savoir, par affection pour votre petit Paul, tout simplement ; car je ne peux vous dire que ceci : « Mon mariage avec ma Jeanne aimée est devenu impossible ».

— Mais, que diable, dit-il là ! Y comprenez-vous quelque chose ? Il perd la tête... Assurément, ce garçon est malade...

— Lisez plus loin.

« ...est devenu impossible. Vous pensez bien que cette impossibilité n'a rien de personnel à vous, ma bonne marraine, ou à Jeanne. C'est moi qui ne suis plus pour elle un mari acceptable, sans cependant, que j'aie à rougir d'aucune faute. Non ! Mais, une barrière, tout à coup, s'est dressée qui nous sépare, infranchissable. Jeanne m'oubliera ; et, pour le monde, je serai quelque maniaque impulsif, inconscient, parti sans but et sans raison à la veille de ses noces. Il y a des fous qui agissent de même. Nul ne s'étonnera.

« Adieu, ma bonne marraine, je souffre de vous chagriner ainsi, vous qui avez été pour l'orphelin, une mère si affectueuse et si attentive. Je souffre, marraine, mais je ne peux autrement. — Adieu. — Paul. »

La lettre étalée devant lui sur ses papiers d'affaires, Pierre Dubois regardait l'écriture irrégulière et nerveuse, où quelques majuscules originales mettaient une note artistique, un sentiment de beauté. Il n'aimait pas ces caractères tourmentés, ces lignes fiévreuses.

— Oui, d'un toqué, madame Berger, d'un toqué. Ce garçon est fou. On n'a jamais vu pareille conduite. Et, encore une fois, que veut-il dire ? Que signifient ces énigmes : il n'est plus un mari acceptable... il y a une barrière... une barrière qui les sépare. Où ? Comment ? Quand ? Mais, c'est de la littérature, tout ça. C'est idiot, madame Berger, c'est proprement idiot.

Sans approuver ni contre-dire, la vieille dame tendit une seconde lettre. Pierre Dubois se récria :

— Encore ?

— C'est adressé à Jeanne. Lisez !

— Peuh ! seconde mouture du même grain...

Autographe pour psychiatres. Voyons :

(A suivre).

Prosper Meunier.

Au Bourg, reprise de *La Divine Lady*, avec Corinne Griffith. « La Divine Lady » ! C'est tout le passé qui revit sous nos yeux avec la carrière romanesque d'une femme dont la beauté séduisit le plus grand amiral d'Angleterre. Ce film nous présente le plus beau combat naval qu'il soit donné de voir à l'écran. Aboukir... Trafalgar... batailles historiques reconstituées avec d'authentiques trois-mâts datant du dix-huitième siècle. Dans le rôle de Lady Hamilton, Corinne Griffith atteint au sublime. Son jeu pathétique, plein de dignité et d'émotion contenue, nous émeut jusqu'aux larmes. Elle est touchante et son charme exquis gagnera le cœur de tous. Au programme les actualités parlantes « Fox Movietone ».

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT